

tre, et de toute cette bagarre de carnaval.

Les charretiers et les cochers distribuèrent libéralement les jurons et les coups de fouet. Les sorts de la Halle, les Turcs, les Arlequins, les Pierrots, les Nicaïses, apportaient dans ce conflit le plus riche vocabulaire d'injures et de mots qui déchiraient l'oreille ; ce genre de secours n'était pas de nature à diminuer le mal. On ne savait auquel entendre : les chevaux piaffaient, reculaient ; des escouades de piétons effrayés encombraient tous les passages ; et je ne sais quand l'embaras se serait dissipé, et quels accidents auraient pu résulter de l'encombrement d'hommes et de voitures, sans l'ouvrier qui m'avait secouru. Il allait d'un cheval à l'autre, ne s'embarassant pas du bruit, ni redoutant pas le danger ; il tirait celui-ci à gauche, celui-là à droite ; faisait reculer cette roue, avancer celle-là ; adressait un mot d'encouragement à un charretier, un avertissement amical à l'autre ; distribuait d'un geste les passants dans les endroits les plus sûrs ; prévenait, d'une voix qui dominait les cris discordants des masques, les conducteurs des voitures les plus éloignées de ne point avancer, ou de tourner dans des rues transversables. Bref, son activité tranquille, sa force et son intelligence vinrent à bout de débrouiller ce chaos ; et après avoir rétabli la libre circulation, il continua sa route d'un pas si rapide et si ferme, que je le perdis de vue avant de l'avoir pu revoir.

En revenant tranquillement, je ne me sentais plus ni abattu ni triste. Qu'avait-il fallu pour relever mon âme ? Le sourire d'un enfant ; une liane dépaycée couverte de feuilles précoces ; les visages ridés et bienveillants, plutôt rêvés que vus, de deux vieilles femmes ; l'activité de bon sens d'un honnête ouvrier.

Je me plaisais à me rappeler la physionomie occupée mais calme de ce dernier au milieu du désordre qu'il réparait ; le contraste des visages grimaçants des masques faisait ressortir je ne sais quoi de content et de paisible dans ses traits et dans toute sa contenance. Certes il était plus heureux, en se rendant à son travail, que cette tourbe soi-disant joyeuse qui prétendait s'amuser. De pensée en pensées, j'arrivai à voir se dérouler devant moi le souvenir d'une immensité de petits bonheurs que moi et d'autres avions rencontrés dans le cours de notre vie. Tous envoyés par le hasard (avec plus de justice on pourrait dire par la Providence) pour éclairer des heures de découragement, conjurer des moments de tristesse, modifier une fâcheuse disposition d'âme. Que de fois une rencontre, comme il m'était arrivé d'en faire ce jour-là même, une lecture, un trait raconté, avait changé toute la direction de mes idées !

Je me demandai alors si ce n'était pas un devoir de recueillir ces consolations éphémères, de glaner les fleurs de la vie qui éclosent en toute saison, et je me promis d'enregistrer tous les petits bonheurs qui se rencontreraient sur ma route, et de les accroître en les communiquant. Les petites félicités rendent meilleur ; les bruyants plaisirs dégradent et abrutissent.

II.

Je ne suis pas seul, et je m'en félicite, à glaner pour autrui de deux souvenirs. C'est dans Dickens, auteur anglais doué de beaucoup de talent d'observation, que je récolte une scène touchante. Les enfants s'amuse et grandissent ; les hommes s'intéressent les uns aux autres et s'améliorent par la sympathie. Je suis sûr qu'après avoir lu l'histoire de *La Girofle double du No 6*, il n'y a pas un lecteur qui ne comprenne, quelque amateur qu'il soit d'une belle campagne, que la petite cour la plus obscure et la plus triste peut s'illuminer d'un rayon de soleil plus radieux et plus chaud que celui qui étincelle sur un vaste horizon ; car l'âme aussi son soleil.